

LE CINÉMA DE JEAN-PAUL GOUDE

IL EXPRIME SES FORMIDABLES TALENTS GRAPHIQUES À TRAVERS LE DESSIN, LA PHOTOGRAPHIE, L’AFFICHE, LA VIDÉO, LA PUBLICITÉ, LE DÉFILÉ DU BICENTENAIRE DE LA RÉVOLUTION ET, BIENTÔT, LE CINÉMA. ALORS QUE SORT SA BIOGRAPHIE ILLUSTRÉE, “TOUT GOUDE”, IL NOUS FAIT PARTAGER SES SOUVENIRS DE SPECTATEUR.

Il a neigé sur Paris. De son immense triplex blanc, la vue sur la capitale poudrée est à couper le souffle. Jean-Paul Goude, pull et pantalon noirs, chaussettes et chaussures blanches, allure de jeune homme, me reçoit, un sandwich au jambon et un Coca à la main. Dans sa bibliothèque, des livres d’art et de photo. Sur la table basse, des piles de dessins, des magazines, *L’éloge de la fuite* d’Henri Laborit, et une statuette massai qui évoque Grace Jones. Sur un canapé trône un immense tirage de *The Queen of Seoul*, photo de son épouse, Karen, Américaine d’origine coréenne, en figurine emballée dans de la paille. Celui qui a inventé, il y plus de trente ans, le style black, blanc, beur et imposé une esthétique immédiatement reconnaissable est aussi un dingue de cinéma. Il nous explique comment et pourquoi.

Quel film vous a particulièrement marqué, enfant ?

Jean-Paul Goude. *Le livre de la jungle* [de Zoltan Korda, 1942], avec Sabu dans le rôle de Mowgli. Je l’ai vu très jeune, j’étais encore louveteau, et j’ai été marqué à vie par

le jeune acteur indien qui incarnait Mowgli, que j’avais déjà vu dans *Le voleur de Bagdad*. J’étais absolument fasciné par sa beauté, d’autant que je vivais dans un contexte familial où l’on ne parlait précisément que de cela. Ma mère, Américaine, artiste, danseuse, en faisait l’apologie à longueur de temps. On vivait dans un petit deux-pièces à Saint-Mandé, tout près du zoo de Vincennes – mon terrain de jeu – et du musée des Colonies. Même si son cours de danse était une petite école de quartier, ma mère, auréolée par le prestige de sa carrière américaine et toutes sortes de références, a eu une influence énorme sur moi. Et comme je ne suis que l’extension de sa chair et de son sang, j’ai hérité de sa sensibilité. Pour nous, le cinéma ne s’évaluait qu’en termes esthétiques.

C’était le seul critère de choix ?

J.-P.G. Oui. La beauté des individus revenait constamment sur le tapis. Une danseuse est préoccupée par son image, elle se regarde toujours dans un miroir, mais cet intérêt dépasse la simple morphologie du visage, ça passe par le corps, ●●●



••• la ligne, les proportions... J'ai hérité de mon père une facilité pour le dessin et de ma mère une facilité pour la danse. Cet amour du corps a formé mon esthétique. J'aimais aussi beaucoup les westerns, avec les Indiens au torse nu, musclés, héroïques, comme Sabu Cochise ou encore Geronimo. J'ai toujours été du côté des perdants.

Cette beauté était-elle érotisée ?

J.-P.G. J'étais sans doute inconsciemment amoureux de Sabu. Très tôt, j'ai célébré la beauté sans tenir compte du sexe, parce qu'aux yeux d'un enfant, ce qui est beau est beau, tout simplement. Il n'y a pas de tabou, pas d'interdit. En grandissant, évidemment, j'ai fait la différence (rires), mais pour moi, la beauté a toujours transcendé les sexes. Autre choc esthétique de mon enfance : Jean Babilée, que j'avais aperçu en accompagnant ma mère à sa classe de danse. Babilée était un prodige athlétique, à la présence sauvage, exotique, «une allure de voyou», disait ma mère.

graphe et danseur Leonid Massine, qui fait une apparition remarquable dans *Les chaussons rouges* de Michael Powell et Emeric Pressburger. Il y incarne un maître de ballet flamboyant, typique de l'esprit des Ballets russes. Massine avait, entre autres, succédé à Nijinski dans le cœur de Diaghilev. Je savais tout sur lui, y compris comment il cachait sous de grands pantalons ses jambes trop arquées. J'avais en fait hérité d'une sorte de dossier de presse concocté par ma mère. Si, à la maison, il n'était question que de beauté, rien d'étonnant à ce que son apologie soit mon thème préféré. Rue d'Ulm, j'avais des longueurs d'avance sur mes copains, et j'étais très critique. Si je trouvais *West Side Story* – le film, sa dramaturgie – à chier, c'est parce que Robert Wise avait tout misé sur Richard Beymer pour jouer Tony, le chef des Jets, et Natalie Wood en Maria portoricaine plus qu'improbable. Ils gâchaient mon plaisir. Par contre, tous les numéros musicaux incarnés par de vrais danseurs portoricains

Mais – et cela je ne l'avais pas prévu – il faut bien vivre. Et quand – j'avais 20 ans – on m'a commandé une fresque pour le Printemps, ma vie a bifurqué, même si, au plus profond de moi, j'ai toujours voulu faire des films.

Vous avez d'ailleurs failli faire l'acteur.

J.-P.G. Oui, dans *La perruque*, mis en scène par Jean-Marie Périer, avec Françoise Hardy pour partenaire, mais c'est tombé à l'eau. De toute façon, j'aurais fait un très mauvais acteur. Je suis trop cabotin. (Rires.)

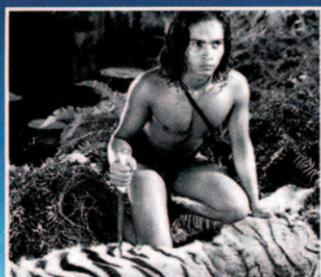
Pour en revenir à ces corps, ces images, ces références, ce goût, ils ont fini par fortement marquer votre œuvre...

J.-P.G. C'est pour ça que je n'ai choisi qu'un mode et un style de communication, que ce soit dans mes dessins, mes photos, mes films de pub et même dans le défilé pour le bicentenaire de la Révolution. Tout mon travail tourne autour du corps, de la danse, du rythme. Mon univers est

sur un article signé Jean-Luc Godard qui faisait l'apologie d'un film que j'adorais. Il s'agit de *Pique-nique en pyjama*, de Stanley Donen et George Abbott [1957]. Godard considérait ce film comme un chef-d'œuvre absolu et, à mon avis, c'est presque vrai. C'est un film politique qui se passe dans une fabrique de pyjamas, où les employés font grève pour avoir 3 cents d'augmentation. La chorégraphie est de Bob Fosse qui, de danseur, était passé chorégraphe, avant de devenir plus tard réalisateur. Ce film est un bijou que je recommande.

Parmi les acteurs, qui aimez-vous ?

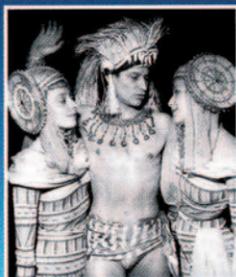
J.-P.G. Ginette Leclerc, pour son physique, mais le plus impressionnant sur le plan plastique, c'est Marlon Brando, le plus beau visage que j'aie jamais vu. Plus beau qu'une statue grecque. Qu'est-ce qui fait qu'on apprécie la beauté ? C'est mystérieux, c'est une sorte de règle d'or que tous les êtres humains partagent. Pourquoi un nez



Pique-nique en pyjama, de Stanley Done et George Abbott.



Jean Babilée.



West Side Story, de Robert Wise.



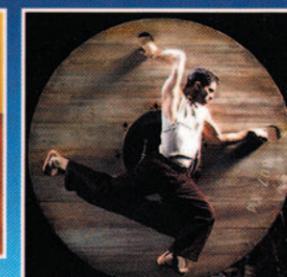
Beau fixe sur New York, de Stanley Donen et Gene Kelly.



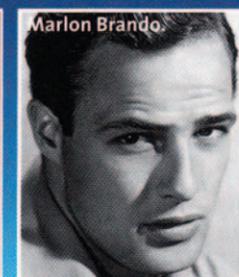
Pour à New York, de S. Donen et G. Kelly.



Les girls, de George Cukor.



James Thiérée.



Marlon Brando.



Les chaussons rouges, de Michael Powell et Emeric Pressburger.

Il a fini par faire l'acteur. Au cinéma, il a joué dans *Les loups dans la bergerie* et au théâtre dans *Le balcon* [de Jean Genet], avec Marie Bell. C'était dans la danse un personnage complètement original. Il ressemblait bien plus à un coureur cycliste superbaraqué qu'à un danseur.

«J'AI HÉRITÉ DE MA MÈRE, DANSEUSE, LE GOÛT DE LA BEAUTÉ. LE CINÉMA POUR MOI NE SE MESURE QU'EN TERMES ESTHÉTIQUES»

Autre grande passion, quand vous entrez aux Arts-Déco et que vous fréquentez la cinémathèque de la rue d'Ulm, ce sont les comédies musicales.

J.-P.G. Je ne les ai pas découvertes comme les autres élèves. Par exemple, quand j'ai vu *West Side Story* pour la première fois, je savais déjà très bien que Jerome Robbins en était le chorégraphe. Ma mère l'avait connu avant-guerre, quand il était un jeune danseur dont tout le monde se moquait parce qu'il tricotait lui-même ses collants ! Elle avait eu autrefois un sérieux béguin pour le grand choré-

étaient éblouissants. Même George Chakiris, d'origine grecque, était bluffant. J'ai dû voir *West Side Story* au moins cent fois ! À cette époque, j'allais au cinéma tous les jours. J'analysais tout, je prenais des notes. Et puis j'ai découvert les grandes comédies musicales américaines, *Beau fixe sur New York* et *Chantons sous la pluie*, de Stanley Donen et Gene Kelly, le premier avec Kelly en G.I., le deuxième surtout pour Cyd Charisse. *Pique-nique en pyjama*, chorégraphié par Bob Fosse, *Ma sœur est capricieuse* et tous les films flamboyants de Vincente Minnelli, *Un Américain à Paris*, *Tous en scène*, *Brigadoon* (un peu mièvre, mais bon...), *Kismet*, etc. Comme j'apprenais la danse moi-même, je repérais les danseurs exceptionnels, comme Tommy Rall ou Carole Haney, les chorégraphes, comme Michael Kidd ou Jack Cole, qui chorégraphia *Les girls*, de George Cukor, l'une de mes comédies favorites.

À l'époque, vous envisagiez quelle carrière ?

J.-P.G. Je suis entré aux Arts-Déco parce que j'avais raté mon bac et que j'avais l'intention d'intégrer les milieux du cinéma. J'avais appris qu'après trois ans d'Arts-Déco on pouvait entrer directement à l'Idhec [l'actuelle Femis].

extrêmement restreint, et le scénariser au cinéma, c'est difficile ! J'aime parler des choses que je connais, afin de mieux les sublimer, et les seules histoires que je connaisse sont basées sur mes expériences personnelles, mon vécu. Et puis il y a chez moi une dualité entre la culture américaine héritée de ma mère et ma propre culture franco-française. Je me souviens d'avoir entraîné Jean-Jacques Debout à la Cinémathèque, qui, réagissant au premier degré, ricanait à chaque fois qu'un acteur poussait la chansonnette au milieu d'une scène, comme dans une opérette. Et quand, plus tard, des réalisateurs comme Jacques Demy, particulièrement sensibles au kitsch de ces films, en ont récupéré le ton, au premier ou au second degré, qu'importe, je dois avouer que j'étais plus que d'accord avec Jean-Jacques. J'ai souvent des discussions houleuses avec Patrick Bensard, le patron de la Cinémathèque de la danse, qui ne comprend pas mes réserves à l'encontre des *Parapluiés de Cherbourg* et des *Demoiselles de Rochefort*.

Vous avez été sensible à la Nouvelle Vague ?

J.-P.G. Oui, dans la mesure où, fervent lecteur d'*Arts et spectacles* et des *Cahiers du cinéma*, je suis tombé un jour

droit, des lèvres charnues, c'est plus beau ? Évidemment, il y a la culture qui interfère, mais l'inconscient collectif est très cruel, très sélectif. Chez les jeunes acteurs, j'aime bien le côté freluquet de Johnny Depp, l'extraordinaire naturel de Robert Downey Jr. Récemment, j'ai vu James Thiérée, le petit-fils de Charlie Chaplin, au théâtre dans la reprise de *La symphonie du Hanne-ton*, l'une de ses premières mises en scène. Époustouffant !

Au long de votre riche carrière, vous avez joué les demi-miurges, notamment avec Grace Jones, un peu à la façon de Sternberg avec Dietrich.

J.-P.G. Oui, c'est vrai. Grace est la seule femme avec qui j'ai vécu qui était une réelle bête de scène, comme on dit dans le showbiz. Nos rapports étaient effectivement comparables à ceux que Sternberg – dont j'ai vu tous les films – entretenait avec Marlene, surtout si l'on pense à *L'Ange bleu*. C'est un parallèle que j'ai souvent fait et qui, curieusement, m'a aidé à tenir le coup pendant mon aventure avec Grace. Dans *L'Ange bleu*, un professeur respectable et respecté tombe amoureux fou de Lola, chanteuse de cabaret interprétée par Dietrich. Quittant tout pour •••

•••elle, il la suit en tournée, finissant lui-même sur scène déguisé en poulet. Il bascule dans la folie et meurt de désespoir. Un mélodrame un peu daté, mais tout de même très étonnant. Et pas loin des rapports que j'ai pu entretenir avec Grace. J'insiste sur «pas loin». Je n'ai jamais été sa victime, mais, pour contrôler l'interprétation du personnage que j'avais voulu créer à travers elle, j'étais obligé d'être toujours présent, sinon trop présent. Il me fallait la séduire constamment pour pouvoir faire d'elle ce que je voulais. J'aurais voulu qu'elle soit une star mondiale selon mes propres critères...

Dans les mises en scène des shows de Grace Jones, vous avez aussi beaucoup emprunté à l'univers de la boxe.

J.-P. G. Je n'aime pas la boxe pour elle-même, je n'aime que sa gestuelle. J'ai découvert la boxe et son univers quand j'habitais New York. Tous les lundis soir, j'étais au Felt Forum, assis au pied du ring, fasciné par cette espèce

[1976], qu'il nous paya royalement 500 dollars et qui ne fut jamais tourné... Mes films de boxe préférés vont du *Champion*, de Mark Robson, avec Kirk Douglas [1949], au premier *Rocky*, et surtout à *Raging Bull* de Martin Scorsese. Quant à *Million Dollar Baby* de Clint Eastwood, extraordinaire mélodrame s'il en est, ce sont les combats, d'un lyrisme proche du sublime, que j'affectionne particulièrement.

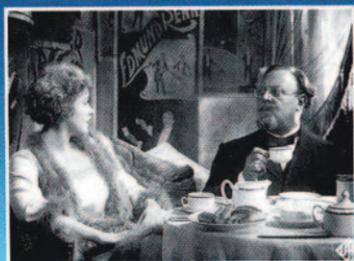
Vous qui aimez la danse, avez-vous vu *Rize* ?

J.-P. G. Oui. Je suis très indulgent avec David LaChapelle qui se sert de mon patrimoine depuis une bonne dizaine d'années et qui pourrait m'énerver par son talent, sa sensibilité aux corps, sa façon d'aller droit au but, très américaine, et son jeune âge! (*Rires.*) *Rize* est un formidable documentaire, un peu répétitif, certes, mais comme LaChapelle dit de moi que j'ai changé sa vie, je ne le critiquerai pas. Un réalisateur qui a une esthétique vite iden-



Million Dollar Baby, de Clint Eastwood.

L'Ange bleu, de Josef von Sternberg.



Rize, de David LaChapelle.

Parle avec elle, de Pedro Almodovar.



de danse de mort. Andy Warhol, que j'avais emmené aux Golden Gloves – le championnat amateur nord-américain – nous avait, à un ami et moi-même, commandité un traitement de scénario quatre ou cinq ans avant *Rocky*

tifiable, c'est Pedro Almodovar. J'ai été bouleversé par *Parle avec elle*. C'est un scénario magnifique et particulièrement original. À ma connaissance, c'est la première fois que la nécrophilie a été abordée dans le contexte du cinéma commercial. Encore un mélodrame. J'aime le cinéma qui fait pleurer.

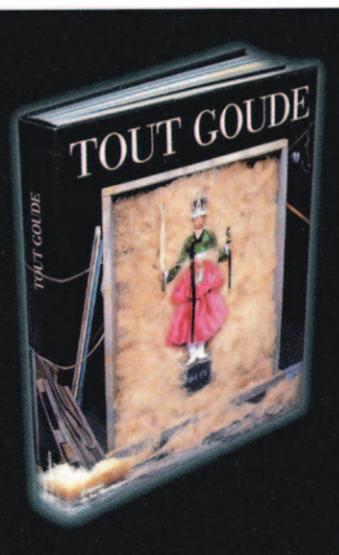
Où en êtes-vous de votre propre film ?

J.-P. G. Ni Florence Quentin, il y a une dizaine d'années, ni son successeur, le scénariste Thomas Hedley, n'ont réussi à trouver une véritable dramaturgie pour ce projet qui me tenait à cœur et que je réaliserai coûte que coûte. J'ai une drôle de carrière, mais qui s'explique très bien, puisque, jusqu'à présent, je ne me suis exprimé qu'à travers des événements éphémères, même si le défilé du bicentenaire a pris un an de ma vie. Après *Tout Goude*, mon livre, qui m'a permis de faire le point, je travaille de nouveau sur mon film, malgré une interruption forcée due au procès qui m'a opposé à mon ex-producteur. Je n'ai pas dit mon dernier mot.

Interview MICHEL REBICHON
Photo PHILIPPE BAUMANN

"TOUT GOUDE"

Grace Jones, Farida, Vanessa Paradis, Lætitia Casta, Karen, la reine de Séoul, le défilé du bicentenaire de la Révolution française, les spots Chanel, Perrier, les campagnes publicitaires des Galeries Lafayette, la Factory de Warhol, la direction artistique du magazine *Esquire*... La vie et l'œuvre de Jean-Paul Goude sont étroitement liées, se nourrissent l'une l'autre, se subliment aussi à travers le dessin, la photo, la pub, la vidéo. Dans ce magnifique ouvrage riche de 350 illustrations (dont des photos peu connues et des dessins inédits) et accompagné d'un DVD de ses films et de ses spectacles, Jean-Paul Goude, avec la collaboration de Patrick Mauriès, se raconte, se dévoile, s'illustre avec sincérité, humour et, évidemment, talent. Éd. La Martinière, 70 €.



STUDIO

FÉVRIER 2006 STUDIO N°220